

HENRY CHAPIER

POUR UN CINÉMA  
DE COMBAT



LE PASSAGE

*À Bertrand Tavernier*

## AVANT-PROPOS

*Quarante ans de combat quotidien pour le cinéma, cela relève soit d'une vraie passion, soit d'une névrose.*

*À parcourir plus de dix mille articles publiés depuis 1960 dans les colonnes de Combat et du Quotidien de Paris sans oublier les chroniques de Radio Nova de ces dernières années, je me suis demandé si certains coups de cœur ou redoutables colères ne méritaient pas d'être mis en perspective à l'intérieur d'un ouvrage où la mythologie du cinéma devient à la fois une raison de vivre, un témoignage sur une époque, et une envie de transmettre le virus.*

*Une entreprise aussi subjective n'est en aucun cas inspirée par le désir d'ajouter aux travaux universitaires un nouveau titre sur la liste déjà assez longue des dictionnaires ou des essais, ni par une contemplation narcissique d'un chantier critique qui valorise le passé, et s'inquiète du peu de cas qui est fait aujourd'hui du film d'auteur face aux produits récréatifs de l'industrie.*

*Mieux que toute autre forme d'expression artistique, le cinéma est le reflet de l'air du temps à un moment précis de l'évolution d'une société.*

*Dans les années 1960, il occupait dans nos vies une place qui dépassait largement le cadre des loisirs : contemporaine de ce qu'on avait appelé « la nouvelle vague », la jeune génération se retrouvait dans le cinéma de rupture de Jean-Luc Godard, la satire sociale joyeusement féroce de Claude Chabrol, le romantisme et la grâce de Jacques Demy, sans oublier de l'autre côté des Alpes l'émergence de Bernardo Bertolucci, Marco Bellocchio ou encore la découverte émerveillée de l'underground américain avec Adolfo Mekas, Stanley Brakhage ou Peter Goldmann.*

*Ces auteurs avaient en commun la volonté de s'affranchir des structures narratives du cinéma de naguère avec tout ce qu'il comportait de conventions théâtrales désuètes, et de primauté donnée aux dialogues : fervents admirateurs du néoréalisme italien, Roberto Rossellini était leur référence. Cela explique l'abandon des studios et l'engouement pour*

*les tournages en extérieurs et une direction d'acteurs laissant plus de place à l'improvisation, fût-elle savamment préparée...*

*Si les interventions polémiques des écrivains et des cinéastes atteignaient un sommet de violence sans précédent, c'est parce que le cinéma devenait une vision du monde prémonitoire, une fabuleuse matière à débat, enfin le moyen pour chacun de se définir et de s'engager.*

*Tel n'est plus le cas aujourd'hui, où la pression des chaînes de télévision et de leurs programmes emprisonne les films dans un carcan, prêts à être consommés comme n'importe quel autre divertissement à usage domestique, sans jamais les situer, ni éclairer la démarche ou le message de l'auteur-réalisateur. Seules exceptions récentes : des chaînes thématiques sur le câble, dont l'influence sur la jeunesse renoue avec la pratique ancienne des ciné-clubs.*

*Toutefois, la nostalgie n'est pas de mise dès lors que les films-culte sont toujours là : le fait que les ressources des nouvelles technologies numériques ouvrent d'autres échappées à l'imaginaire des cinéastes ne nous détourne pas de l'essentiel, à savoir du rêve et de la notion ludique. D'où la fragilité des jugements de valeur à l'emporte-pièce qui situent Méliès du côté des chefs-d'œuvre, et Spielberg parmi les mystificateurs de génie.*

*Enfin, si le cinéma n'occupe plus tout à fait la même place dans notre relation à l'autre depuis que les vidéo-cassettes et les DVD à domicile l'ont transformé en plaisir solitaire et que la communion que représente une projection dans les salles tend à s'étioler, il continue d'être pour les adolescents une évasion, un moyen d'échapper au politiquement et socialement correct, jouant pleinement son rôle de contre-culture. À travers ses métamorphoses souvent plus apparentes que fondamentales, le cinéma reste un formidable antidote au confort intellectuel, et à titre individuel une excellente thérapie pour ceux qui y retrouvent des orientations pour infléchir leur destin, et mieux vivre et accomplir leurs choix.*

*Autrement dit, le combat quotidien continue...*

*Pour l'illustrer, ce livre s'orchestre librement autour de thèmes qui ignorent à dessein la chronologie, la rigueur de l'archiviste, et ce côté « sciences exactes » qui inspirent la plupart des ouvrages sur le cinéma.*

*Reste à gagner un pari : celui de voir s'identifier à l'ego de l'auteur ceux qui savent que l'amour du cinéma c'est l'amour de la vie!*

## CHAPITRE I

### COMBATS DE RUE POUR LE CINÉMA

*Imagine-t-on en 2003 des combats de rue pour l'amour du cinéma, un mouvement de solidarité qui mobilise non seulement toutes les catégories socio-professionnelles de notre pays mais encore les plus grands réalisateurs, producteurs et acteurs de la planète autour d'un seul homme – Henri Langlois – génial collectionneur de films et irremplaçable découvreur de talents qu'un médiocre complot bureaucratique veut écarter de cette Cinémathèque Française qu'il a créée avec Georges Franju avant la guerre ?*

*Les jeunes générations qui disposent aujourd'hui du confortable accès aux chefs-d'œuvre que représentent – après les vidéo-cassettes – les DVD, sans oublier les chaînes thématiques du câble, ne fréquentent que bien rarement ce qu'il reste de la Cinémathèque et de sa programmation. Les jeunes réalisateurs, acteurs, ou critiques ne forment plus cette communauté liée par les excès d'une même passion, et par l'enthousiasme contagieux d'un personnage aussi exceptionnel que l'était Henri Langlois.*

*Pour bien comprendre qu'écrire sur le cinéma dans les années 1960 n'était pas un sot métier, ni une participation plus ou moins brillante à une campagne de lancement à l'américaine, il est intéressant de redécouvrir les grands moments de « l'affaire Langlois », nom donné à la bataille de reconquête de la Cinémathèque Française dont les hauts fonctionnaires de l'époque soubaitaient prendre le contrôle sans se douter qu'ils allaient déclencher une véritable révolte quelques semaines avant les barricades de Mai 68.*

*André Malraux, dépassé par la stratégie de son cabinet ministériel, s'est retrouvé malgré lui en porte-à-faux face à ce qu'il respectait le plus : l'indépendance d'esprit des artistes, la soif de connaissance des*

étudiants, et la volonté de l'ensemble d'une profession braquée contre toute atteinte à la liberté d'action.

Henri Langlois était devenu le symbole de cette résistance, et de fins hommes politiques encore inconnus en mars 68 – comme l'était Daniel Cohn-Bendit venu rejoindre les manifestations – ont compris ce qu'un tel mouvement pouvait leur apporter dès le début du mois de mai.

Les extraits réunis dans ce chapitre correspondent aux parutions quotidiennes de *Combat*, dont les colonnes ouvertes à la cause que nous défendions comprenaient des tribunes libres venues du monde entier.

Il me semble important de les mettre en perspective trente-cinq ans après les faits pour expliquer en quoi le cinéma tient à présent une toute autre place dans notre société. Cette évolution me permet également d'affirmer qu'aucune nouvelle bataille pour la Cinémathèque n'aura lieu en 2003, personne n'ayant depuis la disparition d'Henri Langlois en 1977 su reprendre le flambeau.

En faisant nommer Serge Toubiana à la tête de cette institution le ministre actuel de la Culture et de la Communication a bousculé l'esprit des statuts de l'association pour éviter qu'elle ne dépérisse en raison de si nombreuses années de luttes intestines qui l'ont rendue indifférente au jeune public.

Langlois encore vivant aurait-il pu garder intacte la place du cinéma dans notre société et nos vies privées ?

Il aurait fallu pour que ce miracle perdure que nos gouvernements successifs soient plus vigilants quant au contenu de cette fameuse « école du soir » qu'est devenue la télévision avec son obsessionnelle course à l'audience et sa peur panique du mot « culture », même si la consommation dévorante de films dits récréatifs constitue la base de ses programmes.

De cette dérive en 68 nous n'avions nulle idée.

Ce n'est pas une raison pour tourner la page d'un chapitre de notre histoire qui se trouve relégué dans des publications obscures, alors que les quelques articles qui vont suivre peuvent avoir un effet tonique et casser de temps à autre l'assoupissement politiquement correct qui guette les créateurs et le public, chacun voulant éviter désormais le moindre sujet qui fâche...

## L'ÉVICTION D'HENRI LANGLOIS

Henri Langlois n'est plus provisoirement à la tête de la Cinémathèque Française. Pour le grand public des cinéphiles et même pour beaucoup de cinéastes, il faut le reconnaître, cette nouvelle ne signifie pas grand-chose. Mais d'autres ressentent comme une profonde injustice que l'homme qui a contribué plus qu'aucun autre à l'extraordinaire essor du cinéma français (et, partant, du cinéma mondial) depuis une dizaine d'années, que cet homme-là ait pu être remercié par des fonctionnaires férus de comptabilité et ceci alors que la Cinémathèque Française est sans conteste la première du monde.

### *Une passion folle*

Que représente Henri Langlois pour nous, ma génération de jeunes cinéastes ? C'est lui et lui seul qui a enfin donné des racines au cinéma moderne en offrant aux apprentis cinéastes de Paris l'occasion de connaître l'histoire de leur art. Je dis bien : de Paris. Car le cinéaste de New York, de Hollywood, de Londres ou de Rome se trouve, lui, très exactement dans la situation d'un musicien qui aurait peut-être entendu une fois par hasard la *Messe en si*, mais pour qui le *Clavecin bien tempéré* et l'*Art de la fugue* ne seraient que des titres dans les manuels. Les étudiants parisiens qui ont pu voir avec une telle facilité *Les Vampires* de Feuillade, *Nana* de Renoir, *L'Âge d'or* de Buñuel, *L'Argent* de Lherbier, *Vampyr* de Dreyer ne savent pas qu'ils sont hautement privilégiés, que Paris est la seule ville au monde où ces films et des dizaines d'autres, tout aussi rares, sont visibles ! Or, c'est à la passion folle, exclusive d'un seul homme que nous devons cela, un homme qui

considère que la première mission est de montrer les films, tous les films, qu'un film qui reste dans ses boîtes n'existe pas. Non content de nous donner les racines qui nous manquaient, en nous révélant le cinéma muet, tellement plus proche de notre sensibilité esthétique que le cinéma parlant qui nous a précédé, Langlois nous offrait aussi l'occasion permanente et unique de garder le contact avec les mille et un aspects du cinéma mondial : connaîtrait-on à Paris les expériences capitales du cinéma underground américain sans la merveilleuse rigueur intellectuelle de Langlois, qui bien que n'aimant guère ce cinéma-là se faisait un point d'honneur de projeter intégralement l'exposition itinérante du *Film-Makers Cooperative* chaque fois que celle-ci est passée par l'Europe? Mais aussi connaîtrait-on les films de terreur et de science-fiction de série B, les *serials* de la Republic, bref toute la magie de ce cinéma populaire américain que nos distributeurs dédaignent et nos censeurs refoulent, mais qui à mon avis constitue la part la plus vivante de la production hollywoodienne?

Enfin, sans les quelque mille huit cents projections annuelles de la Cinémathèque (chiffre unique au monde), que saurions-nous du jeune cinéma tchèque, canadien, grec, et surtout japonais? Il ne fait aucun doute que sans cet homme que j'ai toujours tenu pour un saint et qu'il faut maintenant tenir pour un martyr, nous serions encore dans ce ghetto d'inculture où se trouvent les cinéastes italiens, américains et japonais.

#### *Grèves et piquets*

Il est impensable que la Cinémathèque, même sans celui qui s'identifie en elle depuis qu'il l'a créée de ses mains, puisse cesser d'exister. Hélas, il est peu probable que sans lui elle puisse continuer d'être ce qu'elle fût : une source de culture et d'information d'un éclectisme si absolu qu'il se confondait avec l'objectivité totale. En un mot, il est douteux qu'une administration si soucieuse de l'ordre comptable veuille chercher des solutions qui permettraient de perpétuer ce qui faisait la grandeur de la Cinémathèque de Langlois.

Il faut donc réagir : grève des spectateurs avec piquets et distributions de tracts car, répétons-le, soixante-quinze pour cent des habitués de la Cinémathèque ignore presque tout de son fonda-

teur, pétitions, blocus, tout doit être mis en œuvre pour obliger les forces en présence à trouver une solution qui assurera la continuité de l'œuvre de Henri Langlois.

*Mardi 13 février 1968*

### DEUX « MANIFESTATIONS-MONSTRES » RUE D'ULM, ET DE NOUVEAUX RETRAITS DE FILMS ÉTRANGERS

Bien que certains journaux esclaves de l'actualité et sensibles au langage de raison que leur tient le pouvoir n'ont pas cru bon d'élever leur voix indignée au-delà d'une humeur de week-end, les colonnes de *Combat* seront ouvertes sans limites à la défense d'Henri Langlois, victime d'un limogeage odieux, et – de surcroît – hypocrite.

Nous sommes en mesure, en effet, de révéler aujourd'hui les confidences de trois membres du conseil d'administration de la Cinémathèque Française, qui s'insurgent contre la version officielle donnée par les Arts et Lettres à l'agence France-Presse, comme au reste des journaux. Ces précisions concernent le prétendu poste de « conseiller artistique » offert à Henri Langlois. Or rien n'est plus faux.

#### *Un fieffé mensonge*

L'information donnée en haut lieu est inexacte, pour ne pas l'appeler fieffé mensonge.

Le conseil d'administration a voté – selon les statuts – deux fois désignant le directeur artistique et technique (poste confié à M. Pierre Barbin) et un directeur administratif et financier (poste attribué à M. Maillet). Il s'agit bel et bien d'une éviction totale qu'on a camouflée dans un deuxième temps, lorsque – surpris par la violence des réactions – le cabinet Malraux décidait samedi matin de faire marche arrière, en simulant la fameuse « porte

ouverte » (l'allusion au rôle qui serait par la suite dévolu à M. Langlois dans le cadre d'une Cinémathèque rénovée).

#### *Guerre totale*

« Ce sera une guerre totale. Nous sommes sûrs de gagner », déclarait hier soir Claude Chabrol qui, avec Jean-Luc Godard, rentré spécialement de Cuba, et François Truffaut, conduisait une première manifestation organisée rue d'Ulm, et à laquelle participaient de nombreux cinéastes, critiques et cinéphiles. « Nous voulons Langlois », « Non à la Cinémathèque UNR », « Réintégrez Langlois » proclamaient entre autres les pancartes brandies par les manifestants.

D'autres manifestations sont prévues, notamment demain soir à la cinémathèque de Chaillot. Hier soir, sept spectateurs seulement assistaient à la séance de 18h30.

Il est trop tôt pour dire quel sera l'effet de ces manifestations : l'important c'est qu'elles aient lieu spontanément, et que le mouvement de révolte s'amplifie ; à lire ce qu'en dit Jean Rouch, en première page, on comprend qu'une certaine fureur désespérée peut mener à tout...

#### *Fritz Lang et Minnelli*

Les télégrammes de cinéastes étrangers les plus illustres préconisant l'interdiction du passage continuent d'affluer : ce matin, après Rossellini, Orson Welles, Nicholas Ray, c'est le tour de Fritz Lang et de Vicente Minnelli. À ce rythme, la Cinémathèque se vide de tous ses trésors et risque de devenir une cave désaffectée sans intérêt. L'opération de retrait des films par leurs auteurs est – je le répète – juridiquement légale. À cette nuée de protestations s'ajoutent tant de démarches personnelles qu'il nous est impossible de les publier toutes : les signataires ne nous en voudront pas de ce tri imposé par l'exiguïté de nos colonnes...

*Mardi 13 février 1968*

## L'AFFAIRE LANGLOIS AU JOUR LE JOUR UN SEUL MOT D'ORDRE : « CE SOIR TOUS À CHAILLOT ! »

Le scandale de la Cinémathèque tourne peu à peu à la révolte sur le plan national. Après le succès des piquets de grève de lundi soir rue d'Ulm, et malgré les intimidations des services d'ordre, cinéastes, acteurs, professeurs et étudiants sont décidés à défendre coûte que coûte la cause de Henri Langlois, qui se confond – non seulement avec celle de la Cinémathèque Française – mais avec tout un choix éthique et culturel qui conditionne l'avenir d'une certaine jeunesse, résolue à ne pas se laisser « quadriller » par les sbires de M. André Malraux.

#### *Mobilisation générale*

C'est ainsi qu'un véritable « conseil de guerre », tenu hier soir à Chaillot par François Truffaut, Godard, Chabrol et Jean Rouch décidait de convoquer tous les cinéastes, acteurs, critiques et cinéphiles de tout crin pour ce soir 18 heures à la cinémathèque de Chaillot, où aura lieu une conférence de presse sur le scandaleux renvoi de Henri Langlois, et les mesures de « boycott » à prendre. « Soyez tous ce soir à Chaillot ». C'est un ordre de mobilisation générale.

On verra bien qui aura le courage de prendre par les cheveux Jeanne Moreau, Catherine Deneuve, ou Anne Wiazemsky. On verra si Rouch, Chabrol, Godard ou votre serviteur se feront « tabasser » devant les photographes et caméras que même les organismes gouvernementaux se font forts d'envoyer sur place : à cet égard, suivez bien Europe 1 et Luxembourg pour l'honnêteté de leurs bulletins, et notez que pour une radio officielle, Paris-Inter fait un effort louable d'objectivité.

L'événement provoque enfin ce réflexe tonique, décidé, enthousiaste qu'on désespérait de rencontrer en France et que j'ai tant aimé à Berkeley, où la jeunesse proteste, agit, en un mot vit dans le présent, et s'engage.

Aujourd'hui, je laisse place aux diverses prises de position, télégrammes et communiqués qui s'amoncellent sur les tables de nos salles de rédaction : croyez bien qu'on arrive à en publier que le

dixième, et que je prie toutes les personnalités, les étudiants, les organismes qui s'adressent à *Combat*, d'envoyer le double de leur texte au cabinet Malraux, ainsi qu'aux autres journaux. On se félicitera, par ailleurs, de la présence – parmi les insurgés – de tous les cinéastes, acteurs et critiques dans cette campagne, quelle que soit leur conception du cinéma, et leur degré d'attachement à la fonction didactique irremplaçable que Henri Langlois tenait à la tête de la Cinémathèque.

N'oublions pas les pétitions et piquets de grève organisés par l'UNEF, la CGT du spectacle, la Fédération Jean Vigo, et les innombrables ciné-clubs animés par Jacques Robert, qui mobilise autour de lui tous les adhérents du Cinéma National Populaire (formule créée par M. André Holleaux et mise au point par Jacques Robert et Jean-Loup Vichniac).

Il apparaît donc que l'affront fait à Henri Langlois recueille une unanimité dans le désaveu.

*Mercredi 14 février 1968*

#### KAZAN, LITVAK, FULLER ET AUTRES NOUVELLES INTERDICTIONS

Les cinéastes Ella Kazan, Anatole Litvak, Charlie Chaplin, Hubert Cornfield, Tony Richardson, Jack Clayton, Lindsay Anderson, Karel Reisz, Orson Welles, Samuel Fuller, Robert Parrish, Luis Buñuel, Albert Lewin, John Berry ainsi qu'un groupe de dix-sept cinéastes brésiliens de la tendance *cinema Novo* et plusieurs réalisateurs canadiens de Montréal ont fait savoir hier qu'ils se joignaient à leurs confrères qui ont interdit la projection de leurs œuvres à la Cinémathèque française.

Cette décision vise à protester contre le remplacement à la tête de la Cinémathèque de son directeur-fondateur, M. Henri Langlois, le nombre des cinéastes français qui interdisent la projection de leurs films au musée du cinéma s'est également accru de plusieurs noms : Noël-Noël, Gilles Grangier, Jacques

Tati, Jacques et Pierre Prevert, Carlo Rim Edmond Sechan, Michel Botsrond, Annette Wademant, François Boyer, Bertrand Blier, Nadine Marquand, Luc Moullet, Sébastien Japrisot, Maurice Labro, Jean Dreville, Georges Lacombe, Pierre Gaspard.

Huit des interprètes ont, d'autre part, ajouté leur nom à la lettre de protestations des écrivains, journalistes et artistes publiée samedi. Parmi eux : Juliette Gréco, Anna Karina, Claudine Auger, Bernard Blier, Philippe Noiret, Michel Piccoli, Jean-Louis Trintignant.

Enfin, M. Guy Cotte, directeur de la Cinémathèque canadienne, s'est également déclaré solidaire des protestataires.

#### TÉLÉGRAMMES DE HOLLYWOOD

Deeply shocked to learn of dismissal of Henri Langlois as Director of Cinematheque Française the wonderful organization which he created – *stop* – Would appreciate your adding my signature to general protest – *stop* – Also forbid screening of my films at cinematheque française until further notice – *stop* – Please keep me informed of developments.

Albert Lewin

Shocking news of Langlois dismissal most unbelievable – *stop* – Definitely add my name to colleagues forbidding screening any of my films at cinematheque française until Langlois is reinstated to position rightfully morally artistically.

Samuel Fuller

#### ORSON WELLES, ROSSELLINI ET NICHOLAS RAY

En dehors des réactions intérieures françaises, la fronde s'est propagée en moins de quarante-huit heures à l'étranger, d'où les télégrammes de protestation indignée affluent en même temps que les menaces de représailles : des cinéastes prestigieux comme Orson Welles, Roberto Rossellini et Nicholas Ray ont déjà interdit leurs films; de Los Angeles, Pierre Rissient me téléphone pour annoncer une même détermination chez Fritz Lang, Howard Hawks, Samuel Fuller et John Ford. De Stockholm et de Londres, les premiers à réagir furent Ingmar Bergmann et

Anthony Asquith. Et ce n'est là qu'un début.

Du côté des ayants droit, on apprenait vers minuit que les films de Max Ophüls, Jean Becker, Jean Vigo et Jean Epstein seraient aussi interdits, par le biais d'une procédure parfaitement légale, dans les premiers jours de la semaine. À cette belle explosion générale que rencontre la mauvaise action du gouvernement, j'aimerais que tous les lecteurs de *Combat* s'associent en s'abstenant de paraître à la Cinémathèque, tant que celle-ci ne sera rendue à son seul propriétaire virtuel – Henri Langlois – symbole de sa pérennité.

*Mercredi 14 février 1968*

## CHAILLOT : LE CINÉMA ENNEMI PUBLIC

Le mercredi 14 février 1968 restera à coup sûr l'une des belles dates de l'histoire du cinéma, celle qui évoquera – non seulement des coups de matraques – mais encore la première manifestation de rue, et peut-être l'amorce d'un réveil culturel.

Je ne reviendrai pas aujourd'hui sur des brutalités policières illustrées par nos documents, et que les télévisions italienne et britannique ont filmées et montrées – en toute liberté – à des millions de spectateurs.

Ce qu'il faut retenir du 14 février, c'est le mouvement désordonné, fervent, mais résolu d'une génération offensée dans sa mythologie la plus chère : celle du cinéma, de sa beauté, et de la liberté du rêve. Au-delà de l'affaire Langlois, s'attaquer à la Cinémathèque, y faire rentrer de force un commando de fonctionnaires ignares c'était un peu lâcher un troupeau d'éléphants dans les jardins de porcelaines et jouets de notre enfance.

Alors, on comprend mieux cet incroyable phénomène des combats de rue à propos de ce que les autres appellent « un tas de vieilles boîtes de pellicule ». Dans les caves magiques où se sont succédés les images des Dieux de notre adolescence, nous avons rencontré Fritz Lang, Murnau, Flaherty, Eisenstein, les premiers

films de Garbo, de Mary Pickford, de Marlène Dietrich et de Gloria Swanson, l'Amérique de la prohibition et, celle du *New Deal*, les comédies musicales et le monde féerique de Minnelli, l'élégance de Max Linder, les farces féroces de Chaplin, l'intelligence aiguë de Buster Keaton, l'admirable Jean Renoir que Truffaut appelle « le patron ». C'est après les rocamboliques conditions de projection de la rue de Messine, de Courcelles et d'Ulm que nous avons retrouvé à Chaillot la même passion, la même folie merveilleusement contagieuse de Henri Langlois et de Mary Merson. Leur boulimie était sans limites, et répondait à notre faim. Ils vécurent en bohèmes délicieux, communiquant la flamme, prenant toujours parti pour la découverte généreuse contre l'esprit sectaire et la culture IBM.

### *Émouvante solidarité*

Si le mouvement spontanément créé le 14 février s'est appelé « les Enfants de la Cinémathèque », c'est bien parce qu'il signifiait pour quelques dizaines de milliers de jeunes quelque chose de vivant, de précieux, et de transmissible. Sa force c'est de rassembler des individus venus de tous les horizons, sans distinction de classe, de caste ou de parti, pour livrer à la bêtise des béotiens une lutte sans merci.

Il se crée ces jours-ci grâce au cinéma, grâce à l'éclosion du mythe Langlois dans la rue, et de son vivant, une solidarité émouvante à l'échelon international : par-delà les frontières politiques et les rivalités de personnes, c'est la révolte de l'esprit de finesse contre la dictature de l'esprit de géométrie, l'éternel duel entre poètes et technocrates, entre l'impulsion de l'âme, et celle que commandent les règles à calculer.

Jean Rouch y voit le début d'une révolution culturelle, la première prise de conscience d'une jeunesse qui refuse violemment le quadrillage de la société de consommation, et des maisons closes de loisirs dispensés par le régime.

Le 14 février, nous avons tous compris qu'une manifestation dispersée par des matraques, ne signifiait pas qu'on avait perdu la guerre. Il était important, il était beau que l'on se batte pour le cinéma dans la rue, il était essentiel qu'on redemande Langlois aux médiocres, parce que Langlois c'était devenu un symbole, une

figure synonyme de liberté, de rêve délirant, qui échappe à la terreur des chiffres. Or, que nous prépare-t-on ? Un inventaire. Quel inventaire ?

Celui de nos émotions les plus secrètes, celui de nos emportements, de nos voyages à travers le temps de l'espace ? Vivra-t-on l'horreur des œuvres d'art dépecées dans un fichier électronique, comme on le fait aujourd'hui à la Sorbonne pour la littérature ? Faudra-t-il répertoire dans un index le nombre des mouvements d'appareils dans *Ivan le Terrible*, connaître la technique d'éclairage des vedettes avant Sternberg et après *L'Ange bleu* ?

Quand tout cela sera enfin entassé dans de belles boîtes bien à l'abri, bien subventionnées par l'État, croit-on qu'il restera à ceux qui nous suivront l'enchantement de notre adolescence ? Comment peut-on alors espérer communiquer à un grand nombre la sensualité qu'éprouvait naguère le fanatique de cinéma, lorsqu'il revoyait pour la vingtième fois *Tabou* de Murnau préfacé par quelques mots de Langlois.

#### *Un réveil brutal*

Si nous étions tous à Chaillot ce 14 février, c'est peut-être parce que cette première bataille venait tard, et nous réveillait brusquement, en nous arrachant à un profond sommeil.

Que ceux qui s'étonnent du bruit et de la passion déclenchés par cette affaire, en la comparant aux échos plus modestes d'une manifestation politique au cœur de la jeunesse, nous comprennent bien : le vrai choix aujourd'hui, le vrai refus à la domestication, ne se fait pas au cours d'un meeting pour la paix au Vietnam, ni dans les couloirs des clubs, parce que ces manifestations-là ne dérogent pas à la routine, au conformisme, à ce que l'on sait et que l'on attend. En revanche, si une génération – celle de l'image – descend dans la rue pour défendre le cinéma qu'elle aime, et une certaine vision du monde qu'il représente, alors tout n'est pas perdu, alors il reste une chance de galvaniser les plus disponibles, ceux dont le sursaut de révolte électrise les foules. Peut-être est-ce puéril, peut-être s'agit-il d'une impulsion égoïste, mais ce 14 février me paraît – depuis les bagarres quotidiennes dans la cour de la Sorbonne il y a dix ans, au début de la guerre d'Algérie – la première bataille qui puisse intéresser un jeune Français.

Une bataille de minoritaires, dira-t-on, encore qu'il reste à prouver si ce ne sont pas les personnages d'exception, et leur « aura » mythique qui fascinent, et gouvernent les esprits : De Gaulle au niveau des foules, Malraux pour la génération d'avant-guerre, Langlois pour l'usine à rêves de la rue d'Ulm, *alma mater* de ce « jeune cinéma » dont les officiels savent bien être fiers à l'occasion, lorsqu'il s'agit de l'originalité de la France, de son particularisme génial (*sic!*).

Et quel sujet de nos jours provoque-t-il de telles colères et de pareils engouements ? Il n'y aurait pas de combats de rues si on décidait de brûler sur la place publique comme dans *Fahrenheit 451* de François Truffaut les romans parus depuis dix ans, les pièces de théâtre ou les toiles de peintres. On ne se battrait pas pour cette production-là, parce qu'elle est soit moins accessible, soit plus sclérosée. On se bat pour le cinéma dans les rues, parce que le cinéma c'est toute la beauté de la vie, ses contradictions, et – pour ceux qui le méritent – son sens !

*Jeudi 15 février 1968*

#### APRÈS LA MANIF DE CHAILLOT, LES MATRAQUES D'ANDRÉ MALRAUX

Mais de quoi avaient donc peur ces vaillants flics qui nous ont assommés hier soir devant les grilles de la cinémathèque de Chaillot ? De quelques pancartes dressées à la hâte, de quelques cris désordonnés, d'un millier de jeunes scandant « Langlois, Langlois », et « Malraux, démission » ?

Quelle panique les a saisis pour jeter à terre quelques minutes plus tard les filles qui nous accompagnaient, le long de la contre-allée du président Wilson ? Depuis quand, Monsieur le Préfet, donnez-vous à vos agents l'ordre de matraquer des cortèges assez disciplinés pour rester dans l'allée cavalière, là où personne ne pouvait gêner la circulation ? Croyez-vous que les films dont nous disposons ne porteront pas témoignage de la brutalité gratuite et

acharnée de ces charges de flics contre cette masse de rêveurs un peu fous qui croient encore – dans ce pays – à la liberté d’expression ? Devant les matraques qui pleuvaient sur nos têtes, que pouvions-nous faire ? Certains se sont réfugiés sous les voûtes des immeubles bourgeois de l’avenue Wilson, d’autres ont été recueillis – pour soigner leurs blessures – par les concierges...

Monsieur Malraux, vous êtes un chef ! Vous avez gagné cette première manche, vous avez répondu à Chabrol, Godard et Truffaut en fendant leur crâne, en cassant leurs lunettes, en détruisant leurs caméras, et en confisquant leur pellicule. Monsieur le Ministre, à l’heure qu’il est je me permets de vous rassurer : de la pellicule, il en reste, mais elle prend ce matin le chemin des télévisions étrangères ; nous nous sommes cotisés pour assurer le développement des films que nous gardons sur cette Cinémathèque vraiment rénovée, qui sera bien forcée de rétablir Langlois dans son rôle, sous peine de disparaître.

On sait que vous étoufferez l’affaire, que vous vous fichez éperdument de ce qu’on écrit dans un journal. Mais on sait aussi qu’il vous reste assez d’honnêteté pour affronter la vérité, du moins lorsque vous vous retrouverez seul. Et là, je ne voudrais pas être à votre place, parce qu’il est un peu triste d’avoir été ce que vous avez été pour finir dans la peau d’un poujadiste, qui fait « tabasser » cinéastes, écrivains, critiques ou étudiants qui ont l’âge de vos fils, et se battent aujourd’hui pour le respect des œuvres d’art. Aussi sommes-nous mille fois plus heureux que vous, au moment où j’écris ces lignes, parce que nos blessures physiques sont légères, mais que vous, vous aurez quelque peine à venir nous reparler de « culture » dans ces « stalags » de la médiocrité que vous avez placés un peu partout à travers ce pays, comme les méchants champignons de votre mauvaise conscience. En un mot, M. le Ministre, vous avez là un bien joli job, et je gage que nous oublierons ces coups de matraque bien avant vous.

Quant à vos fonctionnaires-modèles, vous savez les choisir : il vous reste tout de même pour faire « fonctionner » la Cinémathèque de « passer à tabac » Fritz Lang, Marcel Carné, Orson Welles et Rossellini. Ce sera plus difficile...

*Jeudi 15 février 1968*

## L’ÉPILOGUE

*Après ces huit semaines de combats de rue et de violentes polémiques, le pouvoir – conscient d’avoir créé par sa maladresse un véritable front international du refus réunissant les cinéastes, les acteurs et les producteurs du monde entier – est contraint de céder.*

*Henri Langlois est rétabli fin avril 68 dans ses fonctions, et la Cinémathèque Française retrouve son indépendance.*

*L’association bénéficie à nouveau de la subvention de fonctionnement que lui verse l’État par le biais du Centre National de la Cinématographie, et Henri Langlois entouré de ses trois vestales, à savoir Mary Meerson, Marie Epstein et Lotte Eisner reprend le flambeau de plus belle. D’un côté les projections-surprise se multiplient à Chaillot, et d’autre part un Musée du Cinéma sans équivalent à l’étranger est en train de naître, à partir des décors d’Alexandre Trauner, des robes de Mary Pickford, des objets-fétiche de Chaplin et tant d’autres trésors entrés dans la légende.*

*Les adversaires d’Henri Langlois n’ont pas totalement désarmé pour autant, dans la mesure où le dépôt légal devenu obligatoire permettait désormais de déléguer à l’administration des Archives de Bois-d’Arcy les copies des films à des fins de conservation.*

*Ce qu’il faut retenir de cette affaire, c’est l’immense mouvement de protestation et de solidarité qui s’est manifesté en faveur d’une cause immatérielle incarnée par un homme libre, amoureux du cinéma, fidèle à ceux qui le font et qui l’aiment.*

*Il y avait là, par ailleurs, un parfum d’insoumission à tous les pouvoirs établis, et comme une amorce de l’explosion de Mai 68 venue quelques semaines plus tard.*

*Ce n'est pas tout à fait par hasard qu'un certain Daniel Cohn-Bendit, et nombre de « situationnistes » de l'époque étaient présents aussi bien rue de Messine que dans les jardins du Trocadéro.*

*Ce qui confirme que les utopies motrices inspirent toujours les cinéastes engagés, et qu'en 2003 il semble bien que les minorités pourraient à nouveau secouer le cocotier et redevenir agissantes...*

## CHAPITRE II

### VENISE 68 OU LA CONTESTATION RADICALE SUR LA LAGUNE